

## LE FRÈRE DE LAIT.

---

### ARGUMENT.

Cette ballade se chante sous des titres différents dans plusieurs parties de l'Europe. M. Fauriel l'a publiée en grec moderne; Burger l'a recueillie de la bouche d'une jeune paysanne Allemande, et lui a prêté une forme artificielle. « Les morts vont vite » n'est que la reproduction artistique de la ballade danoise : « Aage et else. » Un savant Gallois nous a assuré que ses compatriotes des montagnes du Nord la possédaient également dans leur langue, mais nous n'avons pu parvenir à la découvrir. Toutes reposent sur l'idée d'un devoir, l'obéissance à la religion du serment. Le héros de la ballade allemande primitive, Constantin et le chevalier Breton, ont juré de revenir; et ils tiennent parole, quoique morts.

Nous ne savons à quelle époque on fait remonter la composition des deux chants allemand et danois, ni celle de la ballade grecque; la nôtre doit appartenir aux belles années du moyen âge; le dévouement chevaleresque y brille de son plus doux éclat.

XV

AR VREUR-MAGER.

(Les Tréger.)

I

Braoan merc'h dijeñtil a oa dréma tro-war-dro,  
Eur plac'hik triwec'h bloa, Gwennolaik hi hano.

Maro ann otro koz hi diou c'hoar baour, hag hé vamm ;  
Maro holl dud hé di, siouaz déi ! med hé lez-vamm.

Trué oa hi gwelet war treuz ann nor ar maner  
Welan leiz he c'halon, hag hi ken douz ha ken k aer!

O sellt war ar mor-braz kas gwelt lestr hé breur mag-  
[er,  
He holl gonfort er bed, oa he c'hortoz pell amzer;

XV

LE FRÈRE DE LAIT.

(Dialecte de Tréguier.)

I

La plus jolie fille de gentilhomme qu'il y eût en ce pays à la ronde, était une jeune fille de dix-huit ans ; Gwennolaik était son nom.

Le vieux seigneur était mort, ses deux pauvres sœurs et sa mère ; tous les siens étaient morts, hélas ! excepté sa belle-mère.

C'était pitié de la voir, pleurant de tout son cœur, au seuil de la porte du manoir, elle si douce et si belle !

Les yeux attachés sur la grande mer, y cherchant le vaisseau de son frère de lait, sa seule consolation au monde, et qu'elle attendait depuis longtemps ;

— 182 —

O sellet war ar mor, kas gwelet he breur-mager ;  
Achuet oe c'houec'h bloa oe oet kuit demeurez ar ger.

—Tec'het diwar ma hent, ha oet da glask al loenned  
Ne éann ket d'ho magan éit chomm azé chouket. —

Diou ter heur ken ann dé a oa dihunet gant hi  
Enn goan, da c'houéan tan, ha skuban peb korn ann ti;

Da vont da gerc'had dour d'ar feuntenn-wez-ann-  
[gorred.  
Gand eur podik toullet hag eur sellik dizéonet.

Ann noz a oé tenwal, ann dour a oé stravilet  
Gand marc'h eur varc'haour, o tistront deuz a Naoned.

—Ierc'hed mad d'hoc'h plac'hik ha c'houi a zo dimé-  
[zet?—  
Ha mé iaouank ha sod, a respontiz : —N'ouzonn ket.

— Ha c'houi zo dimézet lévered d'in mé ho ped.  
—Sal ho-kraz, otro ker, dimézet c'hoaz nem-onn ket.

— Dalet ma gwalen aour; ha d'ho vamm-lez a leret  
Moc'h dimet d'eur varc'hek, o tistront douz a Naoned;

Gwall c'hoari a zobet, lazet hé floc'hik, duzé,  
Hen tibet hé eunan er c'hof gand eunn tol chlézé;

— 183 —

Les yeux attachés sur la mer, y cherchant le vaisseau de son frère de lait. Il y avait six ans passés qu'il avait quitté son pays.

— Otez-vous de mon chemin, et allez chercher les bêtes ; je ne vous nourris pas pour rester là, assise. —

Elle la réveillait deux, trois heures avant le jour, l'hiver, pour allumer le feu et balayer la maison ;

Pour aller puiser de l'eau à la fontaine du ruisseau des Fées, avec une petite cruche fêlée et un seau fendu.

La nuit était sombre ; l'eau avait été troublée par le cheval d'un chevalier qui revenait de Nantes.

— Bonne santé, jeune fille ; êtes-vous fiancée ? —

Et moi (que j'étais enfant et sottel), je répondis ; — Je n'en sais rien.

— Êtes-vous fiancée ? Dites-le-moi, je vous prie.

— Sauf votre respect, cher sire, je ne suis point encore fiancée.

— Eh bien ! prenez ma bague d'or, et dites à votre belle-mère que vous êtes fiancée à un chevalier qui revient de Nantes ;

Qu'il y a eu grand combat ; que son jeune écuyer a été tué là-bas ; qu'il a été lui-même blessé au flanc d'un coup d'épée ;

## — 184 —

Benn ter-ann ha tri dé, ha pa vo deuet da vad,  
A zeuio d'ar maner, laouen ha skanv, d'ho kerc'hat. —

Hag hi d'ann ger doc'h-tu, ha da zellt deuz ar bizou.  
Bizou hé vreur-mager oq gant-hen enn hézorn dueou.

## II

Achuet oé ar zun, hag ann eil hag ann tridé,  
Ar varc'haour iaouank oé ket deuet adarré.

— Red éo d'hoc'h dimizi sonjal meuz gret ém chalon,  
Ha choazet emeuz d'hec'h, ma merc'h, eunn den a  
[féson.

— Sal-ho-kraz, ma mamm-lez meuz ker deuz a zen  
[e-bed  
Med deuz ma breur-mager, hag a zo d'ann ger digwet.

Béan meuz digant-han gwalenik aour ma eured  
Ha dont a réi souden laouen ha skanv d'am c'herc'het.

— Sarret ho pek din-mé, gand gwalen aour ho eured,  
Me dapo vaz gan-hec'h, éit diski d'hec'h da brek.

A c'hrad vad, a c'hradfall, red é vo d'hec'h dimizi  
Da Jobik Al-loadek, hon potrik-ar-marchosi.

— 185 —

**Que dans trois semaines et trois jours il sera guéri, et viendra au manoir, gaiement et vite, vous chercher. —**

Et elle courut aussitôt à la maison, et regarda l'anneau. C'était l'anneau que son frère de lait portait à la main droite.

## II

Il s'était écoulé une, deux, trois semaines, et le jeune cavalier n'était pas de retour.

— Il faut vous marier; j'y ai songé dans mon cœur, et vous ai choisi, ma fille, un mari comme il faut.

— Sauf votre respect, ma belle-mère, je ne veux d'autre mari que mon frère de lait, qui est arrivé.

Il m'a donné mon anneau d'or de noces, et viendra bientôt, gaiement et vite, me chercher.

— Taisez-vous, s'il vous plaît, avec votre anneau d'or de noces; ou je prendrai un bâton pour vous apprendre à parler.

Bon gré, mal gré, vous épouserez Jobik Alloadek, notre jeune valet d'écurie.

— 186 —

— Da Jobik menargars ! mervel rinn gand ann gla-  
[c'har !  
Ma mamm, ma mammik paour ! mar vé c'hoaz war  
[ann douar !

— Oet da glemman er porz klemmet, kemend a garfet  
Kaer po ober tallo, benn tri dé vihot dimet ! —

### III

Tro maré sé a iez ar c'hleuzer koz dré ar vro  
Gant-han hé c'hloc'h bihan, o kaset kannat maro.

— Pédit, éit ann éné a zo bet 'nn otro marc'hek  
Kéit é oé war ann bed, eunn den mad ha kalonek,

Ha ma bet gwall tibet er c'hof gand eunn toll klezé  
Enn tu all da Naoned, kreiz eunn emgann braz duzé.

War choaz tro ann kuz héol, a déraouo ann nozvez  
Ha kaset vo goudé d'ann iliz gwenn, ha d'hé vez.—



— 187 —

— Jobik ! quelle horreur ! j'en mourrai de chagrin !  
Ma mère ! ma pauvre petite mère ! si elle était encore  
en vie !

— Allez pleurer dans la cour, pleurez-y tant que  
vous voudrez. Vous aurez beau faire des grimaces,  
dans trois jours vous serez fiancée ! —

### III

Vers ce temps-là, le vieux fossoyeur parcourait le  
pays, sa clochette à la main, pour porter la nouvelle  
de mort.

— Priez pour l'âme qui a été M. le chevalier, de son  
vivant un homme de bien et de cœur,

Et qui a été blessé mortellement au flanc d'un  
coup d'épée, au-delà de Nantes, dans une grande ba-  
taille, là-bas.

Demain, au coucher du soleil, commencera la  
veillée ; et après on le portera dans l'église blanche,  
où il sera enterré. —

— 188 —

IV

— C'houi ia d'ann ger a-bred! — Mar éann dann ger,  
[o! ia dé!

— Né ket achuet fest, na ken-nebeut 'nn abardé.

— N'onn ket kapet harzin gan-trué emeuz out-hi,  
Ha gand ann potr-ar-zaout, tal oc'h-tal, gan-in,  
[enn ti. —

Enn dro d'ann plac'hik paour, a wélé leiz hi c'halon,  
Ann holl-dud é wélé, ha siken 'nn otro person;

Enn iliz ar parrez, beuré ma, 'nn holl a wélé  
Ré iaouank ha ré goz, né met-hi lez wamm na ré.

Seul-wi ar sonerien tont d'ar maner a zoné  
Seul-wi hi gonfortec'h, seul-wi hé c'halon ranné.

Kaset oé doc'h ann dol enn penn-kentan da goanian;  
Né deuz évet banné na débret ié tamm baran.

Bet m'int d'hi ziwiskan d'hi lakat enn he gwélé  
Strinket deuz hi gwalen, roget hi zéien newé.

— 189 —

IV

— Vous vous en retournez de bien bonne heure !  
— Si je m'en retourne ? Oh ! oui, vraiment ! — La fête n'est pas finie, ni la soirée non plus.

— Je ne puis contenir la pitié qu'elle m'inspire, et l'horreur que me fait ce gardeur de vaches, qui se trouve face à face avec moi dans la maison ! —

A l'entour de la pauvre jeune fille, qui pleurait de tout son cœur, tout le monde pleurait, et même M. le recteur ;

Dans l'église de la paroisse, ce matin, tous pleuraient ; tous, et jeunes et vieux ; tous, excepté la belle-mère.

Plus les sonneurs<sup>1</sup>, en revenant au manoir, sonnaient, plus on la consolait, plus son cœur était déchiré.

On l'a conduite à table, à la place d'honneur, pour souper ; elle n'a bu goutte d'eau ni mangé morceau de pain.

Ils ont voulu la déshabiller tout à l'heure pour la mettre au lit ; elle a jeté sa bague, déchiré son bandeau de noces.

<sup>1</sup> Voyez p. 145.

— 190 —

Ha kuit mez deuz ann ti, diskabel-kaer, da valé.  
Lec'h ma ét da guhet né wic'h ket adarré.

V

Lazet ann holl c'holo, ha kousket mad dud ann ti ;  
Ann plac'h paour hé eunan penn-ker-all, er vérouri.

— Na piou a zo azé? — Mé, Nola, da vreur-máger.  
— Té a zo azé lé! Té éo lé ma breurik ker! —

Hag hi da lammet mez, ha kuit war lost hé varc'h  
[gwenn  
Hé brec'h duéo enn dro déan, enn hi wazé dreon hé  
[gein.

— Ni ia founus lereur! Kant leo deomp-ni groet me  
[gred!  
Plijadur m'euz gan-oud mar ameuz bet war ann bed.

Pell ma c'hoaz ti da vamm, me garfé bean digwet.  
— Dalc'h mad, ato, ma c'hoar, vo ket pell vimp  
[erruet. —

— 191 —

**Elle s'est échappée de la maison, chevelure en désordre. Où elle s'est allée cacher, on ne le sait pas encore.**

v

Toutes les lumières étaient éteintes, tout le monde dormait profondément au manoir; la pauvre jeune fille était seule, dans l'autre village, à la métairie.

— Qui est là? — Moi, Nola, ton frère de lait.

— C'est toi, vraiment! C'est toi, mon cher frère! —

Et elle de sortir et de prendre la fuite en croupe sur le cheval blanc, entourant son frère de son bras droit, assise derrière lui.

— Dieu! que nous allons vite! On dirait que nous avons fait cent lieues. Que je suis heureuse auprès de toi! Je ne le fus jamais autant.

Elle est encore loin la maison de ta mère? Je voudrais être rendue.

— Tiens-moi bien toujours, ma sœur, nous ne tarderons pas à y être. —

— 192 —

Ann gaoued a dec'hé oc'h ioual tré dirag-he,  
 Kouz hag al loenned gwez gand ann trouz a oa  
 [gant-he.

— Da varc'h a zo ken soubl; da harnéz azo ken  
 [skler!  
 Me gav anoud kreskeit eunn tamm mad ma breur  
 [mager!

Me gav anoud ken drant; pellik ma choaz da vaner?  
 — Dalc'h mad ato, ma choar; pelloc'h a tigwemp  
 [d'ann ger.

— Da galon azo ien, ha da vléo azo glebet  
 Da galon ha da zorn; me gred a teuz, anouet.

— Dalc'h mad ato, ma c'hoar; chetu ni tostik meur-  
 [bet,  
 Klevez ket ar voez skiltr, ar zonerien hon eured? —

Oe ket he gomz laret, hé varc'h 'nn zao a jommaz,  
 Ha dridal ken-ha-ken, hag a-boez penn gristilaz;

Hag hé 'nn eunn énez kaer, halz a tud enn hi tansal  
 Potred ha merc'hed koant, dorn ha dorn, enn hi fragal;

— 198 —

Les hibous fuyaient, en criant, au-devant d'eux ; aussi bien que les animaux sauvages, effrayés du bruit qu'ils faisaient.

— Que ton cheval est souple et ton armure brillante ! Je te trouve bien grandi, mon frère de lait !

Je te trouve bien beau ! Sommes-nous encore loin de ton manoir ?

— Tiens-moi bien toujours, ma sœur, nous arriverons bientôt.

— Ton cœur est glacé ; tes cheveux sont mouillés ; ton cœur et ta main sont glacés ; je crains que tu n'aies froid.

— Tiens-moi bien toujours, ma sœur, nous voici tout près. N'entends-tu pas les sons perçants des ménétriers de nos noces ? —

Il n'avait pas fini de parler, que le coursier s'arrêta tout à coup en frémissant de tous ses membres, et en hennissant fortement ;

Et ils se trouvèrent dans une île charmante ; une foule de gens y dansaient ;

Des garçons et de belles jeunes filles, se tenant par la main, s'y ébattaient ;

— 194 —

Ha gwé glaz tro war dro, hi karget a avalo,  
Ann héol o sével adréon war ar ménézio.

Hag eur feutennik skler dont enn traon gaud ann  
[gwazio;  
Anaon oc'h evan otont adarré béo;

Mamm Gwennolan gant-hé, hag hé diou c'hoar enn  
[eunn tro.  
C'hoari awalch éno, sonio ha iouadenno.

---



— 195 —

**Des arbres verts chargés de pommes, derrière lesquels le soleil se levait sur les montagnes, l'entouraient.**

**Une petite fontaine claire y coulait ; des Ames y buvaient et revenaient à la vie ;**

**La mère de Gwennola était avec elles et ses deux sœurs aussi.**

**Ce n'était là que plaisirs, chansons et cris de joie.**

## NOTES

## ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Comme on se le rappelle, la ballade allemande finit à la manière des histoires de l'Hilden-Buch, par une catastrophe qui engloutit les deux héros ; il en est de même dans la ballade grecque de M. Fauriel.

Constantin avait promis à sa mère de lui ramener sa sœur Areté, « joie ou chagrin qu'elle eût. » La mort le surprend avant qu'il ait pu tenir parole.

« Et sur le minuit, Constantin s'en va chercher sa sœur ; il la trouve dehors se peignant au clair de la lune : — Viens vite, Areté, notre mère te demande. — Ah ! mon frère, qu'y a-t-il donc ? Est-ce l'heure de se mettre en chemin ? Est-on joyeux à la maison ? je mettrai mes habits dorés ; y est-on triste ? j'irai comme je suis. — Ni joyeux ni triste, ma sœur ; viens comme tu es. —

« Et dans la route tandis qu'ils vont, dans la route tandis qu'ils cheminent, ils entendent les oiseaux dire : — Voyez donc cette belle qui conduit un mort. —

« — Oh ! entends-tu, Constantin, les oiseaux ce qu'ils disent ? — Ce sont oiseaux, laisse-les chanter ; ce sont oiselets, laisse-les dire. — Oh ! j'ai peur de toi, mon frère ; tu sens l'encens. — C'est que nous avons été hier à l'église de Saint-Jean, et que le Papas nous a encensés.

« — Ouvre, ma mère, ouvre, voilà ton Areté..... — Mon Areté est absente, elle est loin d'ici, dans la terre étrangère. — Ouvre, ma mère, je suis ton fils Constantin, qui t'ai donné Dieu et les saints martyrs pour garants de t'amener Areté, chagrin ou joie qu'elle eût. —

« La mère alors ouvre la porte, et l'âme lui sort du corps <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> *Le Voyage Nocturne*, chants populaires de la Grèce moderne, publiés par M. Fauriel, t. II.

Nous avons vu que les anciens Bretons reconnaissaient plusieurs cercles d'existence par lesquels passaient les âmes, et que Procope place l'Élysée druidique au-delà de l'Océan, dans une des îles Britanniques qu'il ne nomme pas. Les traditions galloises sont plus précises ; elles désignent expressément cette île sous le nom d'Île d'Avallon<sup>1</sup>, ou des Pomes.

C'est le séjour des héros ; Arthur, blessé mortellement à la bataille de Camlann, y est conduit par les bardes Merlin et Tallesin, guidés par Barinte, le nautonnier des âmes<sup>2</sup>. L'auteur Français du roman de *Guillaume au court nez* y fait transporter par les Fées son héros Renaud,

Avec Arthur et avecques Rolland,  
Avec Gauvain et avecques Yvant.

Un des lais armoricains de Marie de France y conduit de même le damoiseau Lanval. C'est aussi là, on n'en peut douter, qu'abordent le frère de lait et sa fiancée. Mais nulle âme, dit-on, n'y était admise qu'elle n'eût reçu les honneurs funèbres ; elle restait errer sur le rivage opposé jusqu'à l'heure où le prêtre recueillait ses os et chantait son hymne de mort. Cette opinion est aussi vivace aujourd'hui en Bretagne qu'au moyen âge et qu'aux anciens temps ; et nous y avons vu pratiquer les cérémonies funèbres qui s'y pratiquaient alors.

Dès qu'un chef de famille a cessé de vivre, on allume un grand feu dans l'âtre, on brûle sa paillasse, on vide les cruches de sa demeure (car son âme a dû s'y laver en passant). Il est enveloppé de la tête aux pieds d'un grand drap blanc ; on le couche sous une tente funèbre, les mains jointes sur la poitrine, le front tourné vers l'orient ; on place à ses pieds un petit bénitier, on allume deux cierges jaunes à ses côtés, et on donne ordre au bedeau, au fossoyeur, ou quelque-

<sup>1</sup> Maintenant Glastonbury, vaste verger de pommiers entouré de petites rivières, et qui paraît avoir été un sanctuaire druidique. Dans la crypte souterraine de l'église de l'abbaye, on trouve une fontaine appelée la Fontaine Sainte (*holy well*), et dédiée à saint Joseph d'Arimathie, premier apôtre des Bretons, si l'on en croit la tradition.

<sup>2</sup> *Vita Merlini Caledoniensis*, p. 37.

fois à un pauvre, d'aller porter « la nouvelle de mort. » Cet homme va de village en village agitant une clochette et disant à haute voix : — Priez pour l'âme qui a été un tel, la veillée aura lieu tel jour, à telle heure, l'enterrement le lendemain. — De tous côtés, vers le coucher du soleil, on arrive au lieu indiqué. En entrant, chacun vient tremper dans le benitier un rameau qu'il secoue sur les pieds du défunt. Lors que la demeure est pleine, la cérémonie commence; on récite d'abord en commun les prières du soir et l'office des Trépassés; puis les femmes chantent des cantiques. Le défunt reste toujours enveloppé. La veuve seule et ses enfants viennent soulever de temps à autre un coin du drap et le baiser au front. A minuit, on passe dans l'appartement voisin où le « repas des âmes » est servi. Le mendiant s'y assoit à côté du riche : ils sont égaux devant la Mort. Au reste, comme nous aurons occasion de le dire encore, le pauvre est toujours associé à nos douleurs comme à nos plaisirs, en Bretagne ; il a sa place à la table de mort, comme au banquet des noces.

Au point du jour, le recteur de la paroisse arrive, et tout le monde se retire; à l'exception des parents, en présence desquels le bedeau cloue le défunt dans la chaise. Aucun membre de la famille, ni la veuve, ni les frères, ni les sœurs, ni même le plus petit enfant, ne doit manquer à ce suprême et solennel adieu; c'est un devoir sacré. On charge ensuite le mort sur une charrette attelée de bœufs. Le clergé, précédé de la croix, ouvre la marche du cortège funèbre; ensuite vient le corbillard, que suivent la veuve et les femmes en coiffes jaunes et en mantelets noirs plissés, et les autres parents, la tête nue et les cheveux au vent. On se dirige ainsi vers l'église du bourg, où l'on dépose la bière sur les tréteaux funèbres. La veuve reste agenouillée près de son mari pendant toute la cérémonie, et ne se relève que pour le suivre au cimetière.

Le plus grand silence a régné jusque là; on n'entend que la voix des prêtres qui chantent les hymnes, et des cloches qui sonnent les glas. Mais aussitôt que l'officiant, debout sur le bord de la tombe, a murmuré les derniers mots de la prière des morts, que le fossoyeur a laissé glisser la bière dans la fosse, que l'on touche à l'instant où l'on va perdre pour toujours celui qu'on aimait, au bruit sourd que rend la chaise en tombant, un cri déchirant part de tous les cœurs; souvent la veuve et ses enfants veulent s'élancer après elle; les hommes se

— 199 —

**jettent à genoux, en voilant leurs visages de leurs cheveux, comme ils le font en signe de deuil; la foule reflue épouvantée, et parfois le prêtre lui-même, quoique habitué à ces douloureux spectacles, ne peut retenir ses larmes.**

---

## LE FRÈRE DE LAIT.

### I

Gwennola, la plus belle ainsi que la plus sage  
Des filles des seigneurs de notre voisinage,

A la Saint-Korantin avait eu dix-huit ans :  
Sa mère et ses deux sœurs avaient depuis longtemps

Laisse leur place vide au banc commun de l'âtre :  
Tous les siens étaient morts, excepté sa marâtre.

C'était pitié, vraiment, de la voir chaque jour  
Assise, seule, en pleurs, au perron de la tour ;

Cherchant, hélas en vain, comme au ciel une étoile,  
A l'horizon des mers, cherchant la blanche voile,

Qui devait ramener son espoir, son sauveur ;  
Le seul être, ici-bas, qui l'appelât ma sœur.

— A quoi rêvez-vous donc ? Allez garder la vache ;  
Je ne vous nourris pas pour chômer, que je sache ! —

Trois heures avant l'aube, il fallait se lever  
Pour allumer le feu, l'hiver, et tout laver,

Tout ranger au manoir, aller à la fontaine  
Avec un seau-fêlé, dans le fond de la plaine.

— 269 —

La nuit était obscure et l'eau trouble ; un guerrier  
Se tenait sur le bord, près de son destrier.

— Dites-moi, jeune fille, êtes-vous fiancée ? —  
Moi ( que j'étais enfant et sotte et sans pensée ! ),

Je dis : — Je n'en sais rien. — Vous ne savez ? Comment ?  
Avez-vous un époux ? — Un époux ? Non vraiment !

— Hé bien ! prenez ma bague, et sache votre mère  
Qu'un jeune chevalier, qui revient de la guerre,

Dont le page a péri, qui lui-même est blessé,  
Vous a donné ce gage et vous est fiancé ;

Mais qu'il doit revenir, guéri de sa blessure,  
Vous chercher dans un mois et trois jours. Je le jure ! —

Il part ; elle regarde en tremblant l'annelet :  
C'était la bague d'or de son frère de lait !

## II

Il s'était écoulé, deux, trois, quatre semaines,  
Sans que le chevalier reparut aux domaines.

— Vous êtes jeune, et moi je vais bientôt mourir,  
Ma fille ; il faut pourtant songer à l'avenir ;

Je vous trouve un parti qui me semble fort sage,  
Le jeune homme vous aime, il s'entend au ménage,

Il est doux, économe, et cité par chacun,  
Enfin c'est un mari comme il vous en faut un.

— Si vous le permettez, j'épouserai mon frère :  
Il est, depuis un mois, de retour de la guerre ;

Il m'a donné sa bague, il est mon fiancé ;  
Son jeune page est mort, et lui-même est blessé ;

— 270 —

Mais il sera bientôt guéri de sa blessure;  
Il me viendra chercher; il a dit: — Je le jure! —

— Que murmurez-vous là? Sortez, sortez d'ici;  
Allez! je n'entends pas qu'on me raisonne ainsi;

Vous épouserez Job. — Un valet-d'écurie!  
Ah! si ma pauvre mère était encore en-vie!

— Sortez, vous dis-je, allez pleurnicher dans la cour;  
Dans trois jours nous mettrons bon ordre à votre amour. —

III

Le fossoyeur allait de village en village,  
En sonnant sa sonnette, accomplir son message.

— Venez, jeunes et vieux; venez, venez prier;  
C'est pour l'âme qui fut monsieur le chevalier.

Blessé mortellement, il revint de la guerre  
Mourir au vieux manoir dans les bras de sa mère.

Venez prier pour lui: c'était un bon chrétien;  
Il fut homme de cœur, il fut homme de bien.

Au coucher du soleil aura lieu la veillée,  
Puis après, le convoi passera dans l'allée:

Venez, jeunes et vieux, venez, venez prier,  
C'est pour l'âme qui fut monsieur le chevalier. —

IV

— Sans attendre la fin, vous quittez la partie?  
— Si je pars?... Je devrais être déjà partie.

Je n'y puis plus tenir et suis toute en émoi,  
De trouver un bouvier face à face avec moi.



## — 271 —

— Elle me fait pitié, cette pauvre petite !  
 Dans la paroisse entière, on la plaint, l'on s'irrite !

A la voir ce matin pleurer de tout son cœur,  
 Tout le monde pleurait, et même le recteur ;

Tout le monde pleurait dans l'église, en prière,  
 Tous, et jeunes et vieux, tous, hors la belle-mère.

En revenant du bourg, plus le *bénédic* sonnait,  
 Plus on la consolait, plus son cœur se fendait.

A la place d'honneur, à table, on l'a conduite ;  
 Elle n'a pu manger morceau qui lui profite.

On a voulu la prendre et la désabiller ;  
 Elle a jeté sa bague et brisé son collier ;

Déchiré ses rubans, son bandeau, pris la fuite  
 Les cheveux en désordre : on est à sa poursuite. —

## V

Les flambeaux étaient morts ; le manoir sommeillait ;  
 Seule au hameau voisin, Gwennolaik veillait.

— Qui frappe-là ? — C'est moi ! — Comment, c'est toi ! mon  
 Et, franchissant d'un bond le seuil de la chaumière, [ frère ! —

Elle était dans ses bras ; et le cheval à fui,  
 Les emportant tous deux, elle derrière lui,

L'entourant de ses bras comme d'une ceinture,  
 Et livrant à la nuit sa noire chevelure.

— Dieu ! que nous allons vite ! Il me semble vraiment  
 Que nous avons franchi la plaine en un moment !

Est-elle encore loin, mon frère, ta demeure ?  
 — Tiens-moi bien, nous allons arriver tout à l'heure.

— 272 —

— Que je me trouve heureuse ici derrière toi ! —  
(Cependant les hiboux, avec des cris d'effroi,

Fuyaient de toutes parts vers leur sombre demeure.)

— Sommes-nous encor loin ? — Tiens-moi bien !... Tout à l'heure!

— Je te trouve bien beau, mon frère, et bien grandi !  
Que ton cheval est souple et son galop hardi,

Et ton casque brillant et claire ton armure !

Mais, au moins, es-tu bien guéri de ta blessure ?

Tes cheveux sont mouillés ; Dieu ! ton cœur est glacé !  
Tu me sembles avoir bien froid, mon fiancé.

Sommes-nous encor loin, dis ? — Non ! non ! tout s'apprête,  
N'entends-tu pas les sons du biniou de la fête ? —

Le cheval à ces mots s'arrêta tout fumant,  
Et tressaille, en poussant un long hennissement.

A leurs regards s'offrait une belle prairie ;  
Mille danseurs joyeux foulaient l'herbe fleurie ;

Des arbres, aux fruits d'or, et la mer alentour,  
Et sur les monts au loin, les premiers feux du jour ;

Un ruisseau clair et pur parcourait la prairie,  
Des âmes y buvant revenaient à la vie ;

Ce n'était que chansons et fête en tous les cœurs :  
Gwennola retrouva sa mère et ses deux sœurs.

FIN DU TOME PREMIER.